

La main à la plume

Robert Melançon

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, R. (1999). La main à la plume. *Liberté*, 41(6), 6–9.

ROBERT MELANÇON

LA MAIN À LA PLUME

La poésie tient de la cordonnerie, de la couture, de la menuiserie, de la peinture (en bâtiment et l'autre), de tous les artisanats dans lesquels la main joue un rôle. « La main à la plume... » : c'est bien ainsi.

Cela ne signifie pas que j'aie ouvert une échoppe, et encore moins que j'aie accroché au-dessus de ma porte une enseigne sur laquelle on lirait : « Poète ». L'atelier tient du terrier, autour duquel j'éprouve assez le besoin d'effacer mes traces. Cela s'appelle « publier » : poser un petit paquet quelque part et filer, retourner à l'atelier, tout recommencer.

Publier ? Cela reste une question, ou plutôt deux.

Ce qu'on publie vaut-il cet effort et tous les désagréments qui s'ensuivront ? Au nombre desquels je compte celui de trouver quelques lecteurs qui me parleront de ce que j'ai fait. Chaque fois que ça m'est arrivé, j'aurais préféré être ailleurs, me déguiser en courant d'air. Il faut être seul pour écrire, seul pour lire, environné de silence. Les conversations sur la littérature font trop de bruit.

Et cette publication apporte-t-elle quelque chose au public ? Un inconnu (un vrai lecteur est par définition un inconnu) aura-t-il la moindre raison de s'intéresser à ce que j'ai écrit, et de consentir l'effort que je lui demande ? Tant qu'on écrit, on reste fin seul. Enfin, pas tout à fait : il y a tous ces autres qu'on porte en soi, qu'on cherche à

faire taire. Dès lors qu'on a divulgué ses pages, on s'est jeté dans la société. Autant dire dans la gueule du loup. Un lecteur peut demander des précisions sur ce que je lui propose, que je serais bien en peine d'apporter.

Tant qu'à y être, voici une troisième question : qu'est-ce que le « public » des poèmes ? Personne n'a jamais demandé à quiconque d'en écrire. Un poème invente ses lecteurs. Tous ceux qu'on publie en trouvent, sans exception. Cela se vérifie : on ne peut plus rattraper une plaquette qu'on a laissé paraître, quand bien même on voudrait la renvoyer au nirvana du non-avènement et du non-être. Il en traîne toujours un exemplaire quelque part, qu'on finira par dénicher. Ce qui a été rendu public prend une vie propre. Il n'y a plus moyen de l'effacer.

*

Je porte constamment mon atelier, en tous lieux. C'est un carnet. Par rapport au peintre et au sculpteur, l'écrivain jouit de l'avantage de ne pas s'encombrer d'un matériel incommode. Rien de plus portatif qu'un stylo et un carnet. À défaut, le premier bout de papier suffit. Mais je ne travaille jamais sur le motif. Il importe de différer la notation, pour que ça s'enfonce dans la mémoire, dans l'oubli, pour que ça se densifie avant de resurgir quand ça voudra, inattendu.

L'atelier se définit plus par une activité que par un lieu ou par des outils. À la limite, je peux me passer de stylo et de papier, composer mentalement. Mais cela ne dure jamais bien longtemps et ne permet que des compositions rudimentaires : un haïku trouvé en marchant, roulé dans la tête jusqu'à ce qu'il soit bien rond ou qu'il s'effrite, que je dois transcrire le plus rapidement possible s'il en reste quelque chose parce que je ne sais rien retenir.

Il faut tout de même un certain isolement. Je m'installe dans un coin où il n'y a personne. Une foule fait aussi l'affaire, à la condition qu'elle soit toute formée

d'inconnus. Dans un lieu public, l'isolement diffère de celui que je trouve dans ma pièce. Il faut, et il suffit, que se forme le silence intérieur qui est le vrai lieu dans lequel on écrit. Certaines heures assurent la solitude dont on a besoin : très tôt le matin ou très tard le soir.

Je travaille en artisan, à chaque poème un à un. Ou plutôt simultanément à tous ceux que j'ai commencés : ils sont tous là, dans des dossiers, sur disquette, en attente de retouches. Il faut chaque fois tout recommencer. Comme si rien n'avait été fait ? C'est plus difficile. Sitôt qu'on a commencé, on a perdu toute l'innocence qu'on pouvait avoir, si on en a jamais eu, et rien n'est plus improbable. Le naturel se gagne par un travail sans fin contre le déferlement des clichés qu'on porte en soi, au milieu desquels il faut se frayer un passage, qu'il faut déblayer. Les trouvailles précédentes font obstacle. On doit se méfier du tour de main qu'on a fini par acquérir, qui ne vaut guère plus que quelques mauvaises habitudes. Ce qu'on a déjà écrit pèse, et ses préférences, ses lectures, le désir d'écrire autrement, autre chose.

*

L'atelier comporte des tiroirs, des dossiers, des boîtes, des disquettes où ce que j'écris doit mûrir jusqu'à ce que je l'aie oublié. Lorsque je le retrouve et le reprends, le vrai travail commence, s'il tient assez pour subir ce traitement. Il s'agit de tout autre chose que de réviser : retourner, resserrer, compacter, ajouter, retrancher, déplacer tant que ça tolère de bouger. Je n'aime pas la page blanche ni l'écran vide de l'ordinateur. Rien ne vaut un paquet de mots, un tas de phrases à remuer.

Mais je ne comprends pas qu'on garde ses brouillons. Je l'ai fait une fois, pour une amie qui s'intéresse à ces choses et qui me l'avait demandé si gentiment que je n'ai pu le lui refuser. J'ai eu l'impression de me charger d'un bagage de plus en plus lourd. Tous ces déchets, ces

poncifs que j'avais réussi à raturer, à quelle fin les thé-sauriser ? On écrit contre ces approximations, pour s'en défaire.

Ce qui a trouvé une nouvelle forme puis été transcrit devient un brouillon tout neuf, qui attend les retouches pour disparaître à son tour. Je balaie mon atelier, je ne garde que le dernier état. L'ordinateur, vraie merveille en cela, efface automatiquement toute version antérieure en sauvegardant la nouvelle : cela fait place nette. On repart dans un espace dégagé, où il redevient possible d'avancer. Comme tout le monde, j'imagine, j'ai d'abord utilisé l'ordinateur comme une machine à écrire perfectionnée, qui permet d'apporter sur-le-champ autant de corrections qu'on veut sans la corvée de tout recopier. J'écrivais à la main, puis je transcrivais. Maintenant, il m'arrive de commencer à l'écran. Mais je dois en passer par plusieurs copies « imprimées », sur lesquelles il devient possible de travailler à la main.

La page donne l'espace juste, et le stylo y porte toutes sortes de marques : ratures, flèches, retouches, bulles, griffonnages, avec divers stylos, des encres de couleur. Je prends à cet exercice un plaisir incomparable. La copie, illusoirement achevée, retourne au paradis du brouillon. Tout reprend vie, tremble, redevient susceptible de métamorphoses. De l'écran à la page puis à l'écran encore, où cela bouge autrement. J'y ai pris assez goût pour surseoir à la publication. Elle intervient quand je n'y peux plus rien, quand je me lasse, par résignation. J'abandonne sans avoir fini.